

VERSION ORIGINALE

INTERVIEW 1 (p. 54)

Tenho cinco filhos, todos com grande necessidade, *tamos* todos juntos a dormir na cama, pais, filhos, *não se distinguir*, um homem a querer fazer as suas necessidades [alusão a sexo] e ter que se esconder de um filho, uma mulher a querer fazer as suas necessidades e esconder-se de um filho, acho que isso... que já é muito que dizer...

INTERVIEW 2 (p. 457)

Jornalista: O senhor acha que há algum país no mundo que se possa considerar socialista? Para si, na sua opinião pessoal, qual é a diferença entre socialista e capitalista?

Senhor: Não devia haver uma diferença tão grande como há. Todos se poderem governar, não haver “um ter tudo e outro não ter nada”. Não sei explicar mais nada, faz favor de desculpar.

INTERVIEW 3 (p. 196)

Trabalhador a gritar: O senhor anda há oito dias aqui a vir a provocar os trabalhadores e isto tem que acabar. Os trabalhadores decidiram! O senhor respeite a vontade dos trabalhadores! Os trabalhadores querem continuar com a firma a funcionar e o senhor não quer deixar, vem aqui provocar os trabalhadores. Os trabalhadores querem que o senhor vá para a rua, que continue o processo de saneamento e depois damos-lhe conhecimento do que for decidido [...]. E olhe, uma pergunta, o Estado também reconheceu o seu irmão para levar milhares, desviar milhares, para o estrangeiro?

Irmão do patrão: Isso é uma afirmação gratuita que está a fazer. [É interrompido.]

Trabalhador [aos gritos]: Não são afirmações gratuitas! A Polícia Judiciária prendeu-o e não o prendeu sem motivos, 'tá a ver? Mais: porque é que o seu irmão boicotou sempre a comissão de trabalhadores? Boicotou sempre os delegados sindicais?

Irmão do patrão [com voz pausada]: Só berras mais do que eu, mais nada.

Trabalhador: Mas berro com voz de trabalhador, você berra com voz de fascista!

INTERVIEWS 4 (p. 379)

Tínhamos que entrar sempre pela porta de serviço, só davam entrada às senhoras do salão. Nós era pela porta do cavalo. Acostumámo-nos a não ter um refeitório onde comer porque o refeitório albergava umas vinte pessoas e nós eramos umas setenta, tivemos que continuar a comer nos ateliês e sempre a ralhar connosco se o trabalho aparecia sujo. Uma vez, estávamos aqui a comer quase como os animais, todas juntas [...].

Dou-me muito bem com as minhas colegas; entretanto tive que dizer em casa que tinha que vir para os piquetes, dizer aos meus pais. É bastante aborrecido porque sou nova e eles não queriam de maneira nenhuma que eu ficasse uma noite fora de casa [...]. Gosto muito de conversar aqui com as minhas colegas, por exemplo, de coisas que nunca falámos. Depois do 25 de Abril fiquei a saber coisas horríveis como era aquilo dos presos políticos... Nunca pensei que houvesse...

Eu faço piquete de domingo para segunda e pedi isso à comissão, venho das 21 às 9 e depois continuo o trabalho. Os meus pais não viram muito bem que eu passasse uma noite fora [...].

Agora gosto muito mais de estar aqui, agora vou ao salão, quando ia dantes tinha tanto medo, ia sempre a correr, tinha mais medo de um que cá andava, o Sr. Alves, que me olhava sempre assim... Eu tinha mais medo dele. Os patrões nem nos falavam na rua, nem sequer os bons dias nos davam.

TRADUCTIONS DES PARTICIPANTS

SIMONE BLANC ET CAROLINE ROUSSEL

Interview 1

J'ai 5 enfants, tous dans le besoin, nous dormons tous dans le même lit, parents, enfants, un homme qui veut faire ses petites affaires doit se cacher de son enfant, une femme qui veut faire ses petites affaires s doit se cacher de son enfant, je pense que c'est ça, c'est déjà beaucoup dire.

Interview 2

Le journaliste : "D'après-vous y a t'il un pays au monde qu'on puisse considérer comme socialiste ? Pour vous, à votre avis, quelle est la différence entre socialiste et capitaliste ?

L'homme : " la différence ne devrait pas être aussi grande que ce qu'elle est. Quand tous pourront gouverner, il n'y aura plus "un qui a tout et l'autre qui n'a rien". Je ne sais pas expliquer plus, veuillez m'excuser.

Interview 3

Le travailleur qui crie : Vous, ça fait 8 jours que vous venez provoquer les travailleurs ; il est temps que ça finisse. Les travailleurs ont décidé. Respectez la volonté des travailleurs. Les travailleurs veulent continuer à travailler dans l'usine et vous n'avez rien à dire. Vous venez ici pour provoquer. Les travailleurs veulent que vous dégagez, que le processus d'épuration continue et ensuite on vous dira ce qu'on a décidé. Et maintenant, une question, l'État reconnaît-il que votre frère a empoché des millions, détourné des millions à l'étranger.

Le frère du patron : "Ceci est une affirmation gratuite" (il est interrompu).

Le travailleur (il crie) : "Ce ne sont pas des affirmations gratuites. La police l'aurait-elle arrêté sans motifs, c'est à voir. Mais pourquoi votre frère a toujours boycotté le comité des travailleurs ? Pourquoi il a toujours boycotté les délégués syndicaux ?

Le frère du patron, la voix posée : " Tu cries plus fort que moi, rien de plus.

Le travailleur " Mais moi je crie avec la voix du travailleur, vous criez avec la voix du fasciste".

GEORGES SALIBA ET RICHARD GATRY

Interview 1

J'ai 5 enfants, tous en grand besoin ; nous dormons tous ensemble dans le même lit, parents, enfants, mêlés, un homme voulant se satisfaire (sexuellement), il faut qu'il se cache de son enfant, une femme voulant se satisfaire, doit elle aussi se cacher de son enfant, c'est ça que je pense... et j'en ai déjà dit beaucoup...

Interview 2

Journaliste : Vous, vous pensez qu'il y a un pays au monde que l'on peut considérer comme socialiste ? D'après vous, à votre avis, quelle est la différence entre socialistes et capitalistes ?

L'homme : Il ne doit pas y avoir une si grande différence que ça. Quand ils auront le pouvoir, il n'y aura pas « un qui a tout et l'autre rien ». Je peux pas en dire plus, veuillez m'excuser.

Interview 3

Un ouvrier criant : Voilà huit jours que vous venez ici provoquer les travailleurs et ça suffit. Les ouvriers décideront ; vous devez respecter la volonté des ouvriers ! Les ouvriers veulent que l'usine continue à tourner et vous ne nous laissez pas faire, vous venez ici provoquer les ouvriers. Les travailleurs vous disent de dégager, et veulent continuer l'épuration et ensuite on vous dira ce que nous avons décidé... et écoutez, une question, l'Etat a bien reconnu que votre frère a empoché des millions, qu'il a détourné des millions à l'étranger ?

Le frère du patron : C'est une affirmation gratuite que vous faites. (*Il est interrompu*).

L'ouvrier : Ce ne sont pas des affirmations gratuites ! La police judiciaire l'a arrêté et elle n'arrête pas les gens sans raison, pas vrai ? Et en plus : pourquoi votre frère boycottait toujours les réunions des ouvriers ? et boycottait toujours les délégués syndicaux ?

Le frère du patron (avec une voix calme) : Tu hurles contre moi, mais c'est en vain.

L'ouvrier : Moi je crie avec une voix de travailleur et vous, vous criez avec une voix de fasciste.

Interview 4

Il fallait toujours rentrer par la porte de service, le salon était réservé aux dames. Nous, c'était par la porte de derrière. On s'était habituées à ne pas avoir d'endroit pour manger, le réfectoire était prévu pour vingt et nous étions soixante-dix, il fallait continuer de manger dans nos ateliers et on se faisait engueuler si on salopait le travail. Une fois, on était toutes ensemble à manger là, presque comme des bêtes...

Je m'entends très bien avec mes collègues ; entre temps j'ai dû dire à la maison que je devais

participer au piquet de grève, le dire à mes parents. C'est plutôt embêtant, parce que je suis jeune et ils ne voulaient absolument pas que je passe la nuit dehors... J'aime beaucoup discuter ici avec mes collègues, par exemple de choses dont on ne parle jamais. Après le 25 avril, j'ai appris des choses horribles comme cette histoire de prisonniers politiques... Je ne pensais pas que ça se pouvait...

JOSIE MELY, JANINE BOISAUBERT ET EMMANUELLE FLAMANT

Interview 1

J'ai cinq enfants, tous dans le besoin, nous dormons tous ensemble dans le même lit, parents, enfants, sans distinction, un homme qui a des envies doit se cacher de son enfant, une femme qui a aussi des envies doit se cacher de son enfant, je pense que ça... ça en dit déjà beaucoup...

Interview 4 : les couturières

Nous devons toujours passer par la porte de service, la grande entrée/l'entrée principale c'était pour les clientes/dames du salon. Nous, c'était la porte de derrière. Nous nous sommes habituées à ne pas avoir de cantine car celle qu'il y avait ne pouvait accueillir que vingt personnes et nous étions presque soixante-dix, nous avons dû continuer à prendre nos repas dans nos ateliers, mais on se faisait toujours réprimander car on risquait de salir nos travaux de couture. Une fois, nous étions là à manger presque comme des animaux, toutes ensemble [...]

Je m'entends très bien avec mes collègues ; entretemps, j'ai du dire à mes parents que j'allais rester avec les piquets de grève. Et c'était assez ennuyeux parce que je suis jeune et eux ne voulaient pas, en aucune façon, que je passe une nuit hors de la maison [...]. J'aime beaucoup discuter sur place avec mes collègues, par exemple, de choses dont nous n'avions jamais parlé. Après le 25 avril, j'ai appris des choses horribles, comme ce qui se passait avec les prisonniers politiques... Jamais je n'aurais pensé qu'il y avait eu...

Je fais le piquet du dimanche au lundi, c'est ce que j'ai demandé à la commission, j'y vais de 21h à 9h et après je vais au travail. Mes parents n'ont jamais vu d'un bon œil que je passe la nuit dehors [...]. Maintenant j'aime bien rester là, maintenant je vais au salon, alors qu'avant j'avais tellement peur, j'y allais en courant, j'avais surtout peur d'un des chefs qui rôdait, Sr Alves, il me regardait toujours d'un drôle d'air... j'avais surtout peur de lui. Nos patrons ne nous parlaient même pas dans la rue, ils ne nous disaient même pas bonjour.

KARINE REIGNIER-GUERRE ET TESS LEWIS

[notes égarées]

HELENE HARRY

Interview 1

J'ai cinq enfants, tous dans le besoin, nous autres on dort tous ensemble dans le même lit, parents, enfants, pas de distinction, un homme qui veut assouvir ses besoins [sexuels] et doit se cacher de son enfant, une femme qui veut assouvir ses besoins, et se cacher de son enfant, je pense que ça... ça en dit déjà beaucoup...

Interview 2

Le journaliste : Est-ce que vous pensez qu'il existe un pays dans le monde que l'on peut considérer comme socialiste ? Selon vous, quelle est la différence entre socialiste et capitaliste ?

L'homme : La différence devrait être moins importante qu'elle ne l'est. C'est quand tout le monde pourra subvenir à ses besoins, quand il n'existera plus certaines personnes qui ont tout alors que d'autres n'ont rien. Je ne sais pas expliquer davantage, veuillez m'excuser

Interview 3

Travailleur (en criant) : Ça fait huit jours que vous venez ici provoquer les travailleurs, il est temps que ça cesse. Les travailleurs l'ont décidé ! Vous devez respecter la volonté des travailleurs ! Les travailleurs veulent continuer à faire tourner l'usine et vous ne les laissez pas faire, vous venez ici provoquer les travailleurs. Les travailleurs veulent que vous partiez, que le processus d'épuration se poursuive et ensuite nous vous ferons savoir ce qui a été décidé [...]. Et puis, je vais vous poser une question : est-ce que l'État est au courant des milliers et des milliers que votre frère a détournés à l'étranger ?

Frère du patron : Il s'agit là d'une affirmation gratuite. (Il est interrompu.)

Travailleur (en criant) : Ce ne sont pas des affirmations gratuites ! La police judiciaire l'a arrêté et elle ne l'a pas arrêté sans raison, pas vrai ? Et encore une chose : pourquoi est-ce que votre frère a toujours boycotté la commission de travailleurs ? Pourquoi est-ce qu'il a toujours boycotté les délégués syndicaux ?

Frère du patron (la voix posée) : Tout ce que tu sais faire, c'est crier plus fort que moi.

Travailleur : Peut-être, mais moi, je crie avec la voix d'un travailleur, et vous, vous criez avec la voix d'un fasciste !

Interview 4

On devait toujours passer par la porte de service, il n'y avait que les dames du salon [les clientes] qui pouvaient entrer. Nous, c'était par la porte de derrière. On s'est habituées à ne pas avoir d'endroit pour manger, parce que la salle était prévue pour une vingtaine de personnes et nous étions environ soixante-dix. On a dû continuer à manger dans les ateliers mais on se faisait réprimander si on salissait le travail. Un jour, on s'est retrouvées là à manger presque comme des bêtes, toutes ensemble [...].

Je m'entends très bien avec mes collègues. Entre-temps, à la maison, j'ai dû leur dire à mes parents que j'allais aux piquets de grève. Ça craint un peu parce que je suis jeune et qu'ils ne voulaient vraiment pas que je passe la nuit dehors [...]. J'aime bien discuter ici avec mes collègues, par exemple, de choses dont on n'avait jamais parlé. Après le 25 Avril, j'ai appris des choses épouvantables, comme la question des prisonniers politiques... Je n'aurais jamais imaginé qu'il y en avait...

Je reste aux piquets de grève de dimanche à lundi, comme je l'ai demandé à la commission. Je viens de vingt et une heures à neuf heures et j'enchaîne sur ma journée de travail. Mes parents n'ont jamais vu d'un bon œil que je passe la nuit dehors [...]. Maintenant, je vais dans le salon de couture alors qu'avant, j'avais super peur d'y entrer, j'y allais en courant. J'avais peur d'un type qui traînait là-bas, M. Alves, qui me regardait toujours d'un air bizarre... J'avais peur de lui. Nos patrons ne nous adressaient pas la parole dans la rue, pas même bonjour qu'ils nous disaient.